

EXTRAIT

LE 19^E SIÈCLE À TRAVERS LES ÂGES

LIVRE II, LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

CHAPITRE 1: « L'art de la fin »

2. L'école des zombis (Hugo)



1984

PHILIPPE MURAY

L'ÉTERNEL RELIGIEUX

« *C'est l'éternel religieux chimiquement pur qui hante toujours nos sociétés* »

« Il y a des secrets dans le socialisme, qui ne demanderaient qu'à être levés... Et plus le socialisme se veut savant, plus il accumule des phénomènes de magie noire. Plus il révèle que son système de valeurs idéologiques n'est nullement en contradiction avec ces « enfants perdus de la pensée » que sont les fantômes de l'occulte. Dont il faudrait une connaissance particulière, une science très spéciale et nouvelle du religieux pour révéler la présence derrière les faux-semblants. »

Un texte proposé par

AKKLÉSIA

LE DERNIER ÉVANGILE

[NOVISSIMUM EVANGELIUM]

Le 19e siècle à travers les âges de Philippe MURAY est publié aux éditions **Denoël**, dans la collection **L'infini** (1984). Il a été républié en format poche dans la collection **Tel** des éditions **Gallimard** (1999).



LIVRE II - CHAPITRE I

2. *L'école des zombis* (Hugo) [EXTRAIT]

NOTE D'AKKLÉSIA : Les parties de texte en rouge ont été colorées par nos soins pour mettre en avant ces éléments du discours. Les italiques appartiennent au texte d'origine.

Il peut paraître bien tôt, ou alors déjà beaucoup trop tard, pour tenter d'esquisser le tableau, le roman de notre entrée lente et mal aperçue dans cet état sans précédent qu'on peut appeler l'âge de la fin. Deux siècles que nous glissons peu à peu. Que les valeurs se mélangent. Que les décors prennent leurs distances. Ça n'a pas été tout de suite si net. Il a fallu du temps pour sentir, des dizaines d'années en paliers, une descente cumulative jusqu'à nos malaises actuels dans nos scènes de vie quotidienne, nos amours, désirs ou chagrins. Un dégradé d'une grande subtilité pour nous amener bien au-delà de toutes les idées de décadence ou de ruine d'un monde ou d'écroulement d'une société dans ce large achèvement comme siècle, cette consommation longue et chantée qui est la fin ondoyante des siècles, la fin comme âge de l'espèce et pas du tout comme fin des temps. La fin comme début au contraire, comme lumière jetée analytique. Comme clé brusquement ouvrant les siècles. Rien à voir avec ce qu'on s'est filmé imaginativement depuis toujours sous le nom d'apocalypse. Ou alors l'apocalypse ne serait que cette entrée presque paisible, lente comme un fleuve qui s'élargit. L'arrivée du

fleuve dans son delta. Apocalypse est un bien grand mot pour notre convulsion spontanée. Cet emballement mou dans l'anonyme, ces masses muettes sauf par sondages, ces tas de pourcentages envahissants, tout ce mimétisme incantatoire. Ces concentrations léviathanes. *Herr Omnes*, j'en ai déjà parlé. Imitation plutôt d'apocalypse, reproduction de la forme du Jugement qui ne devrait être après tout que *la plus grande manifestation de tous les temps*. La dernière, la seule vraie, efficace. Le nombre au complet enfin. Les morts revenus, les plus anciens. Les plus frais aussi, ceux d'hier. Et les vivants, les morts-vivants. Dans la plus stricte égalité sous la grondeuse *Missa pro defunctis*, les couplets de jadis brusquement nous tombant dessus comme des cubes... Les parpaings angulaires du ciel...

*Tuba, mirum spargens sonum.
Per sepulchra regionum,
Coget omnes ante thronum¹*

Non. Sans trompettes et sans terreur, sans tombes et sans Dieu aussi puisque aujourd'hui tout est permis dans la civilisation du malaise. La « mort de l'homme », ces vingt dernières années, a été une jolie légende. Il semble qu'on en est fatigué à présent, qu'on réagit contre avec vigueur. Qu'on trouve ce mythe stérilisant, castrateur, appauvrissant. Il serait à l'origine par exemple d'une nette baisse d'imaginaire pendant toute une génération, d'un assèchement littéraire. Il aurait joué comme interdit. Aujourd'hui l'homme ressusciterait ou serait tout juste sur le point. Son visage de sable à la limite de la mer serait en train de se resculpter. Pourquoi pas d'ailleurs ? Ce serait une excellente nouvelle... Celle entre

¹ La trompette éclatante répandant sa sonorité.
Parmi les tombeaux de l'univers,
Rassemblera tous les hommes devant le trône. (*Dies Irae*) NOTE D'AKKLÉSIA

autres que le 19^e siècle serait toujours devant nous par une de ses faces, l'une des plus nobles au surplus, l'humaniste, la plus fraternelle de la période. On aurait en tout cas enfin deux choses essentielles simultanément, pour la première fois confrontées : un retour à la conception de l'homme en même temps que sa disparition dans la présence des masses sans individus, spectrificatrices des sujets, traverseuses rayons X de la notion homme. L'âge de la fin dans lequel nous sommes serait alors la construction panoptique rêvée, le phare tournant à vision totale, la structure vivante du syncrétisme. Tous en scène et en même temps. Et en même temps tous les temps. Tout le classement complexe des temps, toutes les fiches et tous les programmes. Toute la religion exubérante de l'histoire des religions. Ah, l'histoire des religions, je ne fais que parler d'elle, je le répète. Je ne fais qu'essayer de démontrer qu'à l'inverse de toutes les tentatives d'invention d'histoire officielle des religions – cultes, dieux, mythes, rituels, textes sacrés, etc. – à l'inverse de cette histoire limitée, **c'est dans tous les secteurs, tous les versants, qu'il faut la chercher et la décrire.** Et plus que jamais depuis que chacun est persuadé qu'elle a maintenant fait son temps. **C'est l'éternel religieux chimiquement pur qui hante toujours nos sociétés.** L'occulte bien entendu, qui est partout et surtout là où on n'a jamais osé le démasquer. Dans les formations les plus rationalistes dont on peut au stéthoscope électronique sentir vibrer les fondations immémoriales, le four secret trépidant de magie. La caverne sous la salle des machines. Pour prendre un exemple frappant dans le continent le plus noir de l'époque contemporaine, il ne serait sans doute pas très difficile de démontrer qu'un Lyssenko, dans sa guerre jalonnée de morts contre la théorie chromosomique de l'hérédité qualifiée de réactionnaire ou d'idéaliste, n'a rien fait d'autre que de mettre en place avec la bénédiction de Staline une biologie occultiste de choc appelée matérialiste, mitchou-

rienne et soviétique. Le charlatanisme très Lumières-illuminisme de Lysenko, ses « hybrides de greffe », ses expériences truquées sur la transformation par saut d'une espèce en une autre, du blé en seigle, de l'avoine en orge, du chou en rutabaga et du pin en sapin, nous donnent une idée de la manière « technique » dont l'occulte peut refaire surface dans l'Empire qui doit probablement s'en croire le mieux et le plus définitivement débarrassé. Le surprenant épisode Lysenko relève de l'histoire des religions dans la perspective où celle-ci ne se limiterait pas à des cultes locaux mais recouvrirait la grande odyssée tortueuse de l'occulte à travers les siècles. Fabuleuse aventure ! On retrouve dans la misérable anecdote lysenkiste la base même de toute croyance occultiste naturelle : **la foi en l'existence du fluide harmonique unificateur des humains séparés...** La science génétique n'était pas assez propice au délire harmoniste ? On la supprime, on l'interdit. Au profit d'une fable insensée sur la circulation de la sève des plantes, le voyage des ovules, la théorie de la transformation des espèces végétales par « bonds dialectiques », qui n'est en somme que **l'équivalent agronomique du système de la circulation des âmes à travers les différents étages de la création dans le dispositif des religions métempsyco-tiques du 19^e**. La volonté acharnée de provoquer des mutations chromosomiques pour surmonter la fatalité de la loi de la génétique selon laquelle ces mutations ne se produisent jamais que fortuitement, réveille en écho le vieux processus pervers des réincarnations. Tout cela, par-dessus le marché, sur fond de masses affamées, d'angoisse, de pénurie alimentaire. **Le pseudonyme que prend ici l'occulte est la dialectique** telle que la définissait harmoniquement Hegel quand il écrivait qu'elle « n'est pas autre chose que la science des lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée ». La loi de la négation de la négation telle que la définit Engels commande

quant à elle le « perfectionnement » dans tous les domaines comme la loi des réincarnations commande le progrès social et l'accession des « êtres » (pierres, plantes, animaux) les plus humbles aux échelons les plus élevés... Dans *L'Anti-Dühring*, Engels ressaisit scientifiquement la perche illuministe de Kardec ou de Blavatski : « Nous obtiendrons comme résultat de cette négation de la négation non seulement davantage de semence, mais aussi une semence qualitativement meilleure qui donne de plus belles fleurs, et toute répétition de ce processus, toute nouvelle négation de la négation renforce ce perfectionnement ! » Appelons donc les *avatars* hindous (les *avatâra* de la loi du *karman*) des « négations de la négation » : pourquoi pas puisque c'est exactement ce à quoi Engels est en train de penser ! C'est ce qui permettra ensuite à Staline d'annoncer très lucidement que « le socialisme, de rêve d'un devenir meilleur pour l'humanité qu'il était autrefois, devient une science »... Ce qui nous donne en traduction : la religion occulte s'incarne dans le socialisme sur la base d'une croyance au progrès contre le hasard et les métamorphoses accidentelles. Le hasard est toujours la bête noire du socialisme, que celui-ci soit dur ou moelleux. Il ne faut pas oublier que Marx préférait à Darwin, qui pensait que le progrès des espèces était plutôt fortuit, le travail d'un certain Trémaux sur les *Transformations de l'homme et des autres êtres* où le progrès est affirmé comme une nécessité. Quel dommage qu'il n'ait pas fait encore un petit effort, Marx, et découvert Allan Kardec ! Comme plus tard Lyssenko, ennemi également acharné du « règne du hasard »... C'est-à-dire en somme du regard ironique de la théologie sur les tentatives humaines de l'abolir, ce hasard. Qu'y a-t-il en effet de plus catholiquement théologique que le hasard ? À condition bien entendu de lui redonner son véritable nom de Providence divine. Statut de la créature accomplissant librement la volonté sainte de Dieu... Déroulement du monde et de son

histoire vers leur fin eschatologique **à travers l'arbitraire** des méandres, les **dons gratuits de la grâce** et les extravagances antinaturelles des miracles... Lyssenko voulait féroce-ment « bannir le hasard de la biologie », c'était déjà un commencement. Mais là où toute cette affaire est devenue réellement hallucinatoire, c'est quand la sage-femme Lepechinskaia est entrée en scène avec sa « découverte » des origines de la vie et de l'apparition des cellules dans la matière inorganisée. Ô lémures et mânes de Blavatski ! On rejoint avec cette sage-femme grandiose l'occulte à l'état pratiquement pur puisque sa pseudo-théorie prétend fournir la clé de la résurrection des corps revue et corrigée par l'occultisme socialiste soviétique sous la forme du principe de « reviviscence complète »... Je ne peux pas me priver du plaisir de citer *L'Humanité-Dimanche* du 11 mai 1952 à propos d'Olga Lepechinskaia, au moins le titre, on verra que je ne m'écarte pas de mon sujet : « Des morts ont recouvré la vie. » Le rêve spirite resalué ! L'espoir des guéridons revisité. On a réussi à reconstituer du vivant à partir de la matière éparpillée. Tout le 19^e est justifié. Dire qu'il aura fallu des millions de morts, une dictature et une Terreur atroces, pour qu'on en arrive enfin à la vérification officielle et scientifique de l'occulte du siècle précédent. Le grand triomphateur au fond, à travers 1917 en Russie, plus que Lénine c'est Raspoutine. Faux moine, magicien, hypnotiseur. Son nom voulait dire « le Dépravé ». Père des Incorruptibles soviétiques... Il avait le talent d'arrêter les hémorragies du grand-duc, ce qui lui a valu l'amour sans conditions de l'impératrice mère. Mais qui a-t-il dû évincer tout d'abord pour parvenir à ces faveurs enviées ? Une vieille connaissance à nous que nous apercevons, dans les dernières années du tsarisme, en train de faire le voyage de Russie pour guérir chamaniquement le tsarévitch de son hémophilie. Guéridons des guéridons, tout n'est que guéridons... Ce visiteur c'est notre ami Gérard Encausse,

mieux connu sous son *nomen mysticum* : Papus. Adhérent de l'Hermetic Brotherhood of Luxor, de l'Ordre eudiaque, des Rose-Croix, de l'Ordre maçonnique de Memphis-Misraïm et de la Société théosophique. Pendant que Lénine, à Paris, fait tourner quelques tables pour voir... Bref, l'extension des religions à l'étude de ce qu'on croit avoir été des événements politiques, idéologiques, philosophiques, pesamment et sérieusement abstraits et philanthropiques, pourrait nous permettre de comprendre peut-être pas mal d'énigmes de notre épopée, quelques délires mal analysés, des accidents encore peu expliqués. Leur donner au moins un éclairage neuf, révéler leur processus de fond derrière les prétextes manifestes mais transitoires. Comme pour l'épisode Lyssenko et l'occultisme génétique stalinien. La passion soudaine et magique pour la résurrection des morts au moment même où on torture, fusille, martyrise, déporte, terrorise au pays du socialisme réel. Meurtre pour l'organisation sociale; occultisme pour la science... Chaudrons communicants du cauchemar...

On est partis loin du 19^e? Bien sûr que non, puisqu'on vient d'évoquer rapidement un des chapitres de notre ère, une des séquences frappantes et colorées de l'âge de la fin... On aurait pu parler de Pavlov et de ses théories hypnotiques. Sa mesmérization des masses russes: le peuple théophore de Dostoïevski devenu le cadavre magnétisé de Poe! **Il y en a des secrets dans le socialisme, qui ne demanderaient qu'à être levés...**

Et plus le socialisme se veut savant, plus il accumule des phénomènes de magie noire. Plus il révèle que son système de valeurs idéologiques n'est nullement en contradiction avec ces « enfants perdus de la pensée » que sont les fantômes de l'occulte. Dont il faudrait une connaissance particulière, une science très spéciale et nouvelle du religieux pour révéler la présence derrière les faux-semblants. À commencer par le

faux-semblant 20^e siècle lui-même, qui n'est peut-être qu'une sorte de périphrase, une ellipse prolongée du 19^e. Mais avant d'évaluer cette hypothèse et d'essayer de la vérifier, c'est évidemment le 19^e lui-même qu'il faut connaître dans ses tours et ses détours, dans ses pompes comme dans ses œuvres. Le 19^e réel historique avant le 19^e éternel continuant en régime de croisière sous des figures et des noms différents. Le 19^e « archaïque » auquel a succédé un 19^e vingtiémiste, c'est-à-dire plus électronique, télématé, nickelé, informatique et atomique. Sans que rien d'ailleurs ou presque ne change dans les habitudes mentales de tout le monde, notre psychologie, nos réflexes... **D'où l'aspect plus ou moins psychotique de chacun de nous aujourd'hui**, perpétuellement en train d'opérer à travers un décor de radars et de missiles, d'ordinateurs et de satellisations hertziennes, une sorte de désaveu mécanique de réalité, d'un mouvement interne de reniement qui est en quelque sorte notre marque « philogénique » dixneuviémiste et notre lot spectrifiant quotidien.

Cette ère de fin que j'évoque n'a bien sûr rien à voir avec la fin hégélienne de l'Histoire. Rien de commun avec la grande vision terminale de l'État mondial pacifié chez Hegel et la philosophie pensant scientifiquement la totalité de l'Esprit. Rien à voir non plus avec des fantasmes de « point de non-retour » qui ne servent qu'à exprimer une impuissance à penser la fin comme étendue sans fin. Ce serait déjà plus proche de l'éternel retour de Nietzsche à condition de sortir cette découverte de la joie stridente, presque mania-co-dépressive, dans laquelle elle nous est annoncée. Éternel retour comme perception brutale de la technique, ainsi que le suggère Heidegger : **Nietzsche n'aurait pas eu du tout une fébrile vision mystique à Sils-Maria, mais plutôt l'intuition violente du règne du mouvement rotatif, du sur-place grondant dans son cercle**. Le moteur, voilà, c'est le moteur. C'est lui, **le fini qui tourne sur lui-même** et que vous ne pouvez pas

arrêter, qui est en vous et autour de vous, qui vous brasse et vous fait revenir et qui vous prive de tout avenir...

Et dans le fini, fatalement, quand on commence à en percevoir le fonctionnement, on est aussitôt la proie de comportements somnambuliques tendant à vous porter imaginairement plus loin que ce fini qui vous chuchote qu'il n'y a pas de *plus-loin* que lui. C'est ce qui arrive à l'humanité depuis le 19^e siècle peu à peu. Elle se futurise, s'anticipe, se projette en avant. Se science-fictionnise... La science-fiction proprement dite n'est d'ailleurs que la jouissance romancée, la sublimation maîtrisée, ironisée dans les meilleurs des cas, de cette futurisation évidemment socialoculte... L'avenir calculable, désirable, en pointillés dans les bruits de mandalas et les programmes de reconstruction de société... Le fini toujours à refaire. Ici et maintenant. Par substitution.

J'ai déjà évoqué Michelet souffrant, agonisant et laissant en partant la protestation désolée et lucide de ses trois tomes d'*Histoire du XIX^e siècle* comme découragement de méditation, bras qui tombent, pensée qui renonce. Tout le présent et l'avenir venaient d'arriver soudain dans son champ de vision sous forme de sursis inutile, blanc fatigant, illusions, miroir trompeur pour militants. Il avait beaucoup pensé à la révolution, s'était énormément électrochoqué, speedé à l'idée de l'incarnation du peuple en Messie. Comme il croyait qu'il s'était passé aux alentours de 89 quelque chose comme un événement, l'Événement même peut-être, il ne lui restait plus beaucoup de moyens pour résoudre les nouveaux problèmes, analyser les dématérialisations tombant brusquement en cascade. Il venait de découvrir le moteur, lui aussi, la roue à écureuils.

La source de tous les contresens.

La fin ne se montre pas naturellement. Sauf par ce qui la camoufle le mieux. Les convulsions, agitations, vagues et crêtes, effets de flashes, spots, ondes. Par-dessous, dans le cou-

rant profond, notre usure continue à s'accroître, la décomposition insidieuse du déchet qu'on est en surface. On sait malgré tout que c'est fini. On le sent chaque jour et chaque nuit, qu'on est entré dans l'ère de *l'après*, dans l'âge des jeux ultimes de *l'après*. Quelque chose a dû se passer, claquer au-delà ou en deçà de tous les craquements réparables. On est maintenant dans la suite, dans la conséquence interminable de cette opération cachée, dans son choc opératoire, dans sa postérité inquiétante. Dans l'ère du *post* en quelque sorte. Du post-scriptum de tout événement sans possibilité de rattrapage thérapeutique, sans espoir de renflouement.

Mais retournons chasser dans les domaines réservés du socialoccultisme. Allons prendre leur maître à tous et faisons-en un allié contre eux : Joachim de Flore, tellement détourné par tout le monde. Montrons brièvement qu'ils ne s'en réclament qu'au prix d'une étrange escroquerie persistante et impunie. Que dit-il donc, Joachim ? Simplement qu'il a défini sept siècles avant moi ce que j'essaie ici d'esquisser comme tableau de l'âge de la fin. *C'est ce fameux Troisième État qui excite depuis toute la quincaillerie apocalyptico-progressiste*. Qui en alimente le fonds de commerce. Ce « grand sabbat qui doit survenir à la fin du monde »... *Le socialisme joachimiste, c'est-à-dire occultiste, toute cette postérité spirituelle* que Henri de Lubac a patiemment et magnifiquement reconstituée, *se ramène à l'histoire de l'incompréhension fondamentale du sévère abbé de Corazzo* soulevé contre les abus du clergé. Au détournement analphabète de sa pensée subtilement torturée. La troisième étape, le troisième règne, il en parle en effet, mais en ajoutant qu'il ne s'agit nullement de « l'article ultime » comme il dit, du « dernier jour », de la fin finale comme si celle-ci faisait partie du cycle même de nos vies, comme si elle devait normalement nous arriver parce que nous y aurions droit. Non, écoutons bien : ce sera « plutôt », dit-il, « comme le temps de la fin, c'est-à-dire le

dernier âge ». Une fin de l'intérieur, venue du dedans et pour le dedans, ici-bas et pour ici-bas, dans la famille et pour la famille. **Pas la fin du monde mais le monde de la fin.** Pas le dernier âge mais l'âge du dernier. L'apocalypse sous-cutanée. Aneschatologique. Le moment tout simplement et brutalement où il vaudrait mieux cesser de se raconter des histoires (de fin ou d'avenir). Et même, où on pourrait cesser de se les raconter, en saisissant la chance qui y est donnée de penser enfin l'infini *tout autre*. De se représenter l'infini comme extérieur par rapport au fini partout touchable et perceptible. **D'abandonner enfin** la religion à mystères, **le culte du futur philanthropique.** De trancher sa série d'anneaux, ses charmes et contre-charmes sociaux. De renoncer sans regret à cet attachement au père à condition qu'il soit décomposé, mort et revenant et parlant...

Ce moment de civilisation n'est ni plus noir ni plus tragique qu'un autre. Il l'est même moins d'une certaine façon puisqu'il nous ouvre comme jamais à la possibilité de perception de l'infini à travers chaque finitude. Chaque finitude précise, vivante, dans un corps et dans une âme. Cet infini révèle par lui-même que le temps linéaire de l'évolution était une prétention un peu grossière, un coup d'ambition collective de l'espèce sans grand fondement. À partir de là, on peut recommencer tous les voyages. Ceux des savoirs comme les autres. Commentaire, archive, herméneutique, tous ces mots renvoient à des discours tenant leur élaboration d'autres discours ; ils mettent en relief ce qui sera peut-être la marque centrale des activités de pensée dans l'ère de la fin. La seule chose sans doute encore possible et excitante : le travail de la mémoire... Signifiant en même temps une négation radicale de l'illusion commune d'aller plus loin, un abandon de l'exaltation du *loin*, un suspens de la fuite en avant et des changements, un soupçon sur les ruptures et les coupures qui ne sont que des célébrations d'autres ruptures ou coupures. Un

coup d'arrêt du culte hypnotique des ruptures. De la religion des grandes fractures. De la célébration du vivre-ensemble à l'éternel banquet des coupures. Du ressoudage perpétuel des communautés par le liant collant paradoxal des ruptures. Les grandes et les petites. Les plus grandes étant encore les plus efficacement agglutinantes pour l'espèce.

L'histoire de la fin, le tableau du finissage, peuvent être entrepris, écrits. Pour montrer nos extrêmes difficultés, à tous, à nous résigner à la fin. À en finir avec l'idée de nous élever, de progresser, d'être importants, irremplaçables. Entrer dans notre propre dissuasion.

[...]

Avec ce cri qui reste actuel, ce soupir de délivrance qui vous est promis si vous réussissez la traversée: « Moi seul – moi seul – je vais connaître le néant. Vous, vous revenez à votre amalgame... » Exactement: amalgame. Le lieu flottant d'où l'on part pour essayer de ne plus y revenir... Ère de la masse, ère des morts... La littérature arrive là pour poser quelques questions tendant à démontrer que tous ces bruits dans l'humanité massive ne sont que des dialogues de morts.

La monotonie brillante et roulante, assommante et formidable, malaxante et géologique de Hugo ne cesse de tourner autour de cette affaire. Je ne sais pas dans quel état il faut être aujourd'hui pour accepter de se laisser glisser naturellement dans ses marées d'alexandrins, ses incantations, son vaudou dix-neuviémien. Hugo ne fait pas de poésie ou de prose. Il rame. Barque de Dante, Styx romantique. Rythme des démons ensorceleurs. Conjurations. Exhortations. Il essaye de faire de la magie, de sonder l'avenir par mantras, contraindre le futur à apparaître. Ses esprits, ses divinités. Les enchaîner comme Apollon, dieu des rythmes, enchaînait les déesses du destin. *Rythme*, étymologiquement, signifie aussi *enchaîner*. L'alexandrin de Hugo se déroule comme des chaînes serpentant. Dans un éternel retour éternellement poétique. Un

bruit de lasso métaphysique. Infatigablement, **c'est l'océan homogène, euphorique et unitaire**. Le ramage des pesants coups de rames, Hugo est un honnête travailleur des mers, il a inventé en somme l'alexandrin-métempsycose. Transmigration en douze syllabes. Samsara à l'hémistiche. La fortune de l'alexandrin commence au 16^e siècle, c'est le vers français par excellence. Et au fond, ce succès incroyable et perpétuellement confirmé d'une des valeurs les plus solides (même attaquée par la modernité comme elle l'a été) de notre patrimoine, n'a jamais été réellement analysé. L'alexandrin est la figure prosodique parfaite correspondant au **réincarnationnisme général de la communauté**. Normal par conséquent qu'il occupe la première place au 19^e siècle. Et que Hugo n'arrive en somme, avec sa versification colossale, que pour dévoiler par ses vers de douze pieds indéfiniment recommencés **la religion passionnelle de la métempsycose qui est devenue le culte naturel de la nouvelle société**.